

In *Ecrivains en séries, Un guide des séries télé*, Collectif dirigé par Emmanuel Rabu, Laureli Léo Scheer, octobre 2010

Big Love, Série américaine, HBO, depuis 2006, Diffusion française Canal + et TPS Star, Créée par Mark V. Olsen et Will Scheffer, Distribution : Bill Henrickson : Bill Paxton, Barbara Henrickson : Jeanne Tripplehorn, Nicky Grant : Chloë Sevigny, Margene Heffman : Jennifer Goodwin, Roman Grant : Harry Dean Stanton

Bill Henrickson, polygame américain de l'Utah, issu d'un mouvement dissident des Mormons, vit avec ses trois femmes et leurs sept enfants dans trois maisons voisines avec jardin commun. Bill fait par ailleurs du business : un magasin de bricolage, plus d'autres affaires où il tente de prendre des parts afin de mettre à l'abri du besoin sa grande famille. Nonobstant la polygamie qu'il faut dissimuler, les Henrickson vivent dans la norme américaine ; à l'écart donc de la communauté polygame rurale, dont Bill a été chassé lorsqu'il était adolescent, mais avec laquelle ils ont des relations de parenté et des conflits d'affaires - l'occasion de côtoyer à chaque épisode ces être effrayants vivant en autarcie, dans une atmosphère de sévices, d'humiliation, de légère consanguinité et d'envies de meurtres.

### **Fiction de minorité**

L'avantage des séries sur beaucoup de films, c'est qu'elles occupent sans scrupules n'importe quelles marges sociales. On rejoint paradoxalement une dimension du documentaire pointu : ça ne gêne pas les séries de s'ancrer dans un phénomène totalement minoritaire. Il doit y avoir 50 000 polygames aux Etats-Unis, vivant en sectes rurales isolées, persévérant dans leur lubie depuis 1890, quand la majorité des Mormons devint monogame. Et la série, comme ferait le documentaire, observe ce mode de vie inaccoutumé sans se lasser durant des heures et des saisons. Evidemment, la série transite en même très loin du documentaire : chaque élément d'altérité recueilli est normalisé à coup de fiction, habité et édulcoré par les codes ultra-efficaces du scénario, les codes du casting et ceux du jeu d'acteurs, si bien qu'on a tendance à oublier ce que le phénomène avait de si extravagant.

### **Polygamie et scénario**

Côté scénario de mœurs, la polygamie ressemble à une proposition idéale. Trois femmes pour un seul homme, devant diriger ensemble la petite entreprise de la vie domestique, se répartir l'argent et les nuits en compagnie de Bill, avec les problèmes que ça suppose : Nicky, la seconde femme, est une acheteuse compulsive ; Barb, la première épouse, a-t-elle le droit de travailler ? Doit-on répartir les nuits mécaniquement, ou tenir compte des anniversaires et des dates d'ovulation ? Bill doit prendre du Viagra s'il ne veut vexer personne, etc.

S'y ajoutent, pour varier les ambiances, les voisins à qui il faut masquer la polygamie, les tractations professionnelles de Bill, et les relations avec les membres de la communauté d'où est originaire Bill, ainsi que sa seconde femme, Nicky, fille du prophète. Cette micro-société rurale vivant dans l'illégalité et les disputes internes de légitimité (le prophète est-il un usurpateur ?) a l'intérêt de fournir des personnages rugueux, de récalcitrants à grimaçants, qui n'ont pas le poli du héros américain. D'où d'ailleurs les excellents acteurs de la série : Harry Dean Stanton, habitué des films de Lynch dans le rôle de l'horrible prophète ; Chloë Sevigny (comédienne de Harmony Korine) jouant Nicky Grant, la seconde femme en chemisiers boutonnés et jupes longues (une seule fois elle met un pantalon beige pour ressembler aux autres mères à la sortie de l'école catholique où va son fils, et on comprend à quel point il est en fait gênant de porter un pantalon).

### **Inflation polygame**

La polygamie est pléthorique et déséquilibrée par essence (au fait, que faire des hommes surnuméraires, si chaque homme a plusieurs femmes ? Les sectes en renvoient quelques uns à l'adolescence ; d'où une affaire de « garçons perdus » traitée il y a quelques années par la justice américaine).

Or, de saison en saison, la pléthore gagne le scénario par contagion. Si la polygamie est au départ un thème plein de ressources pour les scénaristes, ils sont progressivement atteints par l'inflation des fils narratifs. Un nombre croissant de situations abracadabrantes touchant de plus en plus de personnages anéantissent le suspens et neutralisent l'attention : enlèvements, grossesses, révélations mélodramatiques (Nicky : *En fait, j'avais une fille de quatorze ans que j'avais abandonnée*), des idées ahurissantes énoncées juste en passant (Barb (première épouse) : *Bill, prenons ton sperme et envoyons-le en Inde où nous louerons un utérus*)... Il paraît qu'il était arrivé la même chose à Eugène Sue avec les *Mystères de Paris*. Après plusieurs années de feuilleton, il avait lancé tellement d'intrigues différentes qu'il n'avait plus le temps ni l'espace pour les mener à bien. Il était dépassé.

### **God et les Beach Boys**

Au centre de tout ça, plus ou moins visible à travers chaque événement, il y a Dieu, la foi omniprésente. A la fin de la saison 3, d'ailleurs, pour contourner les désaccords avec diverses Eglises et combler néanmoins un irrépressible besoin de Dieu, Bill, avec un peu de cérémonie mais pas beaucoup plus que s'il ouvrait une succursale de son magasin de bricolage, décide de créer sa propre Eglise, constituée simplement de sa famille (il sera le chef). Ainsi les personnages sont de temps à autre baignés de lumière divine ; en particulier dans le générique très drôle, où Bill et ses trois femmes en patins en glace, se réunissent et s'éloignent dans une lumière surnaturelle, sur la chanson des Beach Boys : *God only knows (what I could be without you)*, infléchissant beaucoup le sens de la chanson : démultipliant le You, et faisant basculer les paroles de la mythique chanson d'amour nettement du côté de God.